



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 16/1 (1989)

DOI: 10.11588/fr.1989.1.53449

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Essen und Trinken in Mittelalter und Neuzeit. Vorträge eines interdisziplinären Symposiums vom 10.-13. Juni 1987 an der Justus-Liebig-Universität Gießen, hg. von Irmgard BITSCH, Trude EHLERT und Xenia VON ERTZDORFF unter redaktioneller Mitarbeit von Rudolf SCHULZ, Sigmaringen (Jan Thorbecke Verlag) 1987, 317 p.

Organisé par l'université de Giessen sous la direction de Xenia von Ertzdorff en collaboration avec Trude Ehlert (Bonn), ce colloque constitue un excellent «état de la question» sur un thème qui est devenu familier au sein de la recherche historique médiévale récente. Un regard souvent neuf est posé sur des sources bien connues, comme dans le cas de la rencontre à Canossa d'Henri IV et de Grégoire VII (G. ALTHOFF): le repas est élément essentiel des célébrations de traités de paix et d'alliances. Un repas médiéval peut investir l'ensemble des sens: écouter, voir, toucher et ainsi de suite. La littérature poétique médiévale constitue une excellente introduction dans ce monde complexe de gestes et d'objets (D. RIEGER). L'évolution des habitudes alimentaires des paysans, du Moyen Age aux temps modernes, a été considérable: d'anciens «mythes» historiographiques tombent. La consommation de viande a été bien plus forte au Moyen Age qu'à l'époque moderne. Le XVI^e siècle semble avoir introduit une certaine monotonie à la table des paysans allemands (D. SAALFELD). Prédicateurs et théologiens sont maintenant souvent consultés dans le cadre d'une histoire de la culture matérielle. Les sermons allemands de Berthold de Regensburg ne sont pas avares en détails relativement intéressants, bien que peu concrets et précis, sur «boire et manger» (C. CORMEAU). Le monde de Nicolas de Cues est d'une cohérence intellectuelle étonnante, même lorsqu'on examine les passages concernant le vin et la boisson: tout est «esprit de Dieu» ... A propos du «Ménagier de Paris», le plus important livre de recettes médiévales en langue française, M. ZIMMERMANN offre un «état de la question» fort utile. La tentative d'utiliser des grilles de lecture modernes (Barthes) est réussie. L'évolution de la littérature culinaire, en relation avec auteurs et public, fait l'objet d'une contribution bien documentée de la part d'A. RUGE-SCHATZ. Les livres de cuisine du bas Moyen Age sont étudiés de manière plus technique, à un niveau d'analyse syntaxique, par T. EHLERT. Des recettes allemandes du bas Moyen Age (Philippine et Sabina Welser) sont commentées et publiées par T. EHLERT, R. EHRENSCHNEIDER et E. DROSTE. W. AIGN les examine sous l'angle de la «physiologie de l'alimentation». Les valeurs culinaires augmentent vers la fin du Moyen Age et à l'époque moderne. L'art culinaire fait finalement son entrée dans le pendant allemand des «arts mécaniques» («Sieben Eigenkünste») (S. HARTMANN). Les plaisirs de la gorge étaient pour le christianisme médiéval couverts de soupçons. *Gula* devient l'un des sept péchés capitaux qui conduit tout droit à la «cuisine du diable»: un thème qui a une longue histoire que G. BAUER retrace ici, depuis l'époque carolingienne jusqu'aux célèbres tableaux de Jérôme Bosch. La cuisine elle-même a évolué au cours des siècles, même au Moyen Age. D. RUMM-KREUTER passe en revue sources littéraires et iconographiques concernant, d'une part les instruments de cuisine, d'autre part les temps et méthodes de cuisson.

Agostino PARAVICINI BAGLIANI, Lausanne

Hans-Werner GOETZ, *Leben im Mittelalter vom 7. bis zum 13. Jahrhundert*, Munich (C. H. Beck) 1986, 302 p.

L'ouvrage de H.-W. Goetz nous donne sous une forme agréable une précieuse synthèse sur la vie quotidienne en Allemagne du VII^e au XIII^e siècle; mais, de plus, la science de l'auteur permet d'atteindre souvent la fin du Moyen Age et de choisir maint exemple, typique ou à titre comparatif, dans l'ensemble de l'Occident médiéval.

Le plan du livre est tout à fait classique et répond à une division devenue traditionnelle, en

six chapitres: le milieu (homme, nature et culture); la famille, dont est soulignée l'importance fondamentale (avec la parenté, le mariage, la femme, l'amour, la sexualité, l'enfant); puis les moines, les règles monastiques, la construction du couvent et la vie conventuelle; la vie paysanne et le travail de la terre au sein de la seigneurie rurale, de la propriété foncière et de la communauté villageoise; la chevalerie et la vie de cour autour des princes, dans les palais ou les châteaux; enfin la ville, sa place dans la société, la topographie urbaine, les citadins, leurs activités (marchands, artisans ...) et leur répartition suivant l'origine, la fortune, la confession. En n'accordant pas un chapitre spécial aux clercs séculiers et à l'expérience quotidienne de la religion, l'auteur a probablement voulu souligner leur présence de fait à tous les degrés: clergé paysan et curé au village; clergé urbain et épiscopal dans les villes; princes et seigneurs ecclésiastiques entourés de leur cour et de leurs chevaliers...

La courte mais récente et précise bibliographie, à côté des études en allemand ou traduites en allemand qui sont tout naturellement majoritaires, met l'accent en outre sur des ouvrages en français ou en anglais; ce choix est évidemment destiné à des lecteurs moins au fait des autres langues occidentales: mais il faut bien souligner que la masse de notes, nombreuses et copieuses, signale une foule d'études de détail, articles ou ouvrages qui font que le livre de H.-W. Goetz ne présente pas seulement un excellent état des questions mais propose aussi un certain nombre de pistes intéressantes et la bibliographie de base pour les exploiter.

Il n'est pas question de reprendre les différents thèmes d'un si dense ouvrage, au fil d'une lecture toujours tonique, mais plutôt de s'arrêter sur certains d'entre eux.

L'étude du milieu médiéval, même si elle est à la mode, en est encore à ses balbutiements et il faut grandement remercier l'auteur de ne pas s'en tenir aux seuls aspects que la recherche a déjà effleurés: climat, démographie, peuplement, maladies, action de l'homme sur la nature. Il aborde aussi les modifications naturelles du milieu: variations des lignes littorales, tempêtes, raz de marée, crues des fleuves et leurs conséquences sur les hommes en société: abondance, famine, état physique des populations (d'après les données des squelettes), sentiment de la nature, et aussi mentalités, modes de communication (gestes, langues) ou coutumes alimentaires... On ne peut évidemment pas tout traiter dans ce premier chapitre qui pourrait dévorer et déséquilibrer l'ensemble du livre mais on attendrait quelques précisions supplémentaires sur l'environnement biologique des hommes et en particulier des plantes. Forêt bien sûr, que l'on retrouve dans le monde des paysans, mais aussi variation rapide de ses essences qui ne dépendent pas seulement de l'action inconsciente ou voulue des hommes; la place de l'arbre et des arbres suivant les régions et les époques mériterait un petit développement et, de même, le monde stable ou grouillant que l'arbre abrite, nourrit ou suscite. La suggestion pour des recherches à venir pourrait atteindre les plantes dans leur ensemble, leur importance autre que leur usage, les racines, les feuilles et tout autant les fleurs que, comme les papillons ou les oiseaux, on voit s'épanouir aux marges des livres d'heures et dont on ne sait pratiquement pas la vision qu'en pouvaient avoir un paysan, une dame, un moine, un clerc, un Poméranien, un Breton, un Catalan, un Florentin... ni les multiples significations qu'elles pouvaient prendre dans la vie quotidienne parmi les interprétations des doctes, les florilèges ou les »Fioretti«.

On peut aussi continuer le rêve et se demander comment s'exerçaient les sens et s'interprétaient leurs données dans l'Occident médiéval: vision réelle des formes et des couleurs suivant les régions, les époques, les milieux et par rapport aux exposés scientifiques et symboliques; perception des odeurs et détermination des parfums naturels, influence sur les cosmétiques, les recettes culinaires...; goût aussi et reclassement de l'acide, de l'amer, du salé, du sucré; qu'en était-il de l'ouïe? Quels sons paraissaient agréables ou insupportables? L'insolite était-il accepté, recherché ou rejeté?, et quelles réactions pouvaient provoquer le chant du rossignol, le chœur des moines, les chansons de Guillaume le Maréchal, l'écho d'un galop de destrier, d'un arbre qui s'écroule ou d'une scie à pierres? Quant à l'étude du toucher, des sensations, comme du chaud, du froid, du sec, de l'humide, de la sensualité ou de la sensibilité en général, il faudra encore

quelques années avant de leur consacrer un paragraphe de manuel, mais il est bon de suggérer ces pistes à de très jeunes chercheurs.

L'auteur n'oublie pas que l'habillement est, pour les hommes de l'Occident médiéval, peut être aussi important que l'alimentation ou l'habitation, ce qui introduirait à une étude d'ensemble sur les pièces du costume, les chapeaux, les gants, les chaussures et tout autant sur l'apparence des hommes, leur coiffure, la taille des cheveux, des barbes et la signification sociale, morale, religieuse ou intellectuelle de tous ces éléments ou de leur absence: l'histoire du nu, du glabre, du tondu peut se faire à partir d'Isidore, des chroniques mérovingiennes, des sceaux seigneuriaux comme de l'iconographie romane.

Au total ce précieux ouvrage amène à approfondir la réflexion sur la notion même de «vie au Moyen Age», un peu trop hâtivement confondue avec la «vie quotidienne»; il faut bien entendu y incorporer la «vie privée» et aussi toute la vie «biologique» (ce n'est pas un pléonasme) et sociale, de la naissance à la mort. Il faudrait étendre la quête à l'ensemble des phénomènes naturels que l'homme subit en permanence, passivement ou consciemment ou en tentant de se défendre ... et privilégier, dans la recherche, l'objet, vivant s'il s'agit de plantes ou d'animaux, ou inerte et fixé s'il s'agit de meubles ou de minéraux. Mais le plus difficile est, pour atteindre vraiment la vie des hommes et son déroulement dans l'Occident médiéval, de viser des ensembles, des traits généraux et de rejeter l'infinité des détails pittoresques que les sources nous ont complaisamment retracés précisément parce qu'ils sortaient du banal ou mordaient dans le monde de l'imaginaire.

C'est avec beaucoup de bonheur que H.-W. Goetz a senti tout cela et a dépassé le cadre traditionnel mais obligatoirement premier d'un exposé pédagogique pour nous replonger dans le flux ondoyant du vivant et du réel. Des hommes peuvent demeurer dans le même milieu topographique (dont la nature peut changer) sans avoir le même mode de vie: témoin la *familia* groupée autour du seigneur, depuis les chevaliers jusqu'aux esclaves domestiques. Les liens entre groupes d'hommes de milieu social différent sont souvent plus forts que ceux entre gens exerçant la même activité, dans des conditions de vie semblables sans être identiques. La mobilité géographique existe dans ce monde généralement stable et encellulé, et les contacts sont permanents entre paysans, villes, abbayes, châteaux, milieux de cours... L'évolution sociale reste possible, même si elle s'étale souvent sur plusieurs générations ... Comme le milieu naturel et biologique qui lui-même plus ou moins lentement varie dans la durée, la vie au Moyen Age ne peut être saisie figée; elle est sujette à des «dauernde Veränderungen», même si ont perduré pendant des siècles les devoirs fondamentaux que sont pour tous le travail et la peine ici bas pour mériter un au delà meilleur et l'observance perpétuellement contrôlée d'une échelle des dépendances et des garanties depuis le serf jusqu'au roi.

Il serait vain de vouloir utiliser sans de très soigneuses transpositions, les mots actuels (et les concepts qu'ils véhiculent) de liberté, de bonheur, d'individu, de classe, de misère ou de confort, matériel ou moral, et, ajoutons même, de «progrès» qui jugerait subjectivement le seul mouvement de l'histoire. C'est l'un des grands mérites de ce livre savant, dense et lumineux de nous faire réfléchir globalement, au delà des bornes de l'Alltag et du Nicht Alltag, aux singularités irréductibles et mouvantes de la vie des hommes durant les siècles qui ont vu l'enfance de la civilisation occidentale.

Robert DELORT, Paris

Determinanten der Bevölkerungsentwicklung im Mittelalter, hg. von Bernd HERRMANN und Rolf SPRANDEL, Weinheim (Acta humaniora, VHC) 1987, 194 p.

Ce volume est le fruit de discussions entre savants, archéologues et historiens médiévistes autour des problèmes de l'histoire démographique. L'actualité (baisse démographique dans les pays européens, notamment en Allemagne) a constitué le point de départ de ces rencontres